

Le Bilinguisme littéraire comme relation intersystémique

I. BILINGUISME ET ÉTUDES LITTÉRAIRES

Le bilinguisme littéraire est un phénomène souvent relégué aux arcanes de la science.¹ Soit l'opinion du traductologue J. Darbelnet:

Je rappellerai aussi le problème de la création littéraire: il est de fait que les écrivains écrivent rarement en deux langues. Sans doute y a-t-il, là encore, des exceptions, mais il y a très peu de poètes en deux langues — ou alors ce sont des exercices de style.... Dès qu'on s'élève à un certain niveau de création littéraire, il semble que le bilinguisme ne puisse plus trouver son "application." (128)

La triade romantique langue = nation = littérature, qui sous-tend cette réputation, s'est pourtant révélée trop mécanique et trop stérile. Les hispanistes, par exemple, se sont rendu compte que les différences entre les lettres d'Amérique latine et la littérature espagnole peuvent parfois être supérieures à celles que présentent les deux traditions ibériques en castillan et en catalan. C'est dire que l'unité de langue — si unifié il y a — ne garantit point l'unité littéraire, pas plus que la diversité des codes linguistiques n'empêche, en principe, le rapprochement des codes rhétoriques (des normes et des modèles). *Finnegans Wake* n'est pas le produit d'un milieu plurilingue et Kafka, héritier d'une culture juive au moins trilingue, opta pour l'allemand dans ses écrits: on ne voit pas pourquoi le critère linguistique devrait l'emporter toujours sur les pratiques littéraires réelles. Bien au contraire, on constate que le bilinguisme littéraire n'est pas du tout l'apanage des pays dits plurilingues (le Canada, la Belgique, l'Espagne, la Suisse ou les anciennes colonies au Tiers-Monde).

1 Le cadre théorique de ces pages remonte à nos études de philologie romane à l'université de Louvain et le choix des textes a été mis au point lors d'un postgraduat à l'université de Madrid financé par le Ministère espagnol d'affaires étrangères. Nous tenons à remercier Monsieur le professeur Lambert pour sa direction et ses conseils.

Encore pourrait-on questionner l'homogénéité des sociétés reconnues comme étant unilingues.

Le bilinguisme loin d'être un phénomène exceptionnel, touche en fait à la majorité de la population du globe terrestre. En réalité, il y a moins de bilingues dans les pays bilingues que dans les contrées dites unilingues. On ne se rend pas toujours compte, en effet, de ce qu'on instaure le bilinguisme officiel, dans certaines nations, moins pour le promouvoir que pour assurer le droit à l'unilinguisme individuel. (Mackey 13)

Nous voudrions même aller un peu plus loin et dire que, d'un point de vue dynamique, toute situation unilingue n'est qu'un état transitoire qui prépare l'un ou l'autre plurilinguisme. Tout système, en effet, renferme en lui deux tendances diamétralement opposées qui en constituent le principal ressort téléologique: une force centrifuge, débouchant sur la diversification interne voire l'émiettement, et une force centripète qui vise à uniformiser, à canoniser, à normaliser, bref à donner un visage au chaos. L'apparition de plusieurs formes de "capital linguistique" (Bourdieu) tombe donc sous le sens. Il n'y a pas de Langue saussurienne une et indivisible, il n'y a que des variétés diatopiques (les dialectes), diastatiques (les sociolectes), diaphasiques (les registres) et diachroniques (les états de langue). "There is no un-stratified language upon earth, even if the dominant ideology governing the norms of the system does not allow for an explicit consideration of any other than the canonized strata" (Even-Zohar 1990, 16. C'est nous qui soulignons). De cette idée, on peut arguer qu'il n'y a pas de littérature exempte de stratification, tout en sachant que les oppositions littéraires et linguistiques ne coïncident pas nécessairement.

Finalement, l'unilinguisme et le plurilinguisme ne sont que deux points extrêmes sur un continuum et leur opposition est plus polaire que dichotomique. Étant donné qu'il y a bilinguisme si les variétés susdites sont des langues naturelles, la stratification est bel et bien une forme de bilinguisme. Par conséquent, en ignorer l'existence revient à nier la diversité et la non-standardisation inhérentes aux langues et littératures.² Il ne s'agit ni de privilégier un nationalisme quelconque, ni d'affirmer de façon péremptoire, comme J. Hanse, que "l'appartenance nationale cède le pas,

2 Voici plus d'un demi-siècle, Bakhtin rappelait que ce désir d'unification et de centralisation des "idéologies verbales" sous-tend la pensée de l'Occident. Les normes "transcendent le plurilinguisme, elles unifient et centralisent la pensée littéraire idéologique, elles créent, à l'intérieur d'une langue nationale multilingue, le noyau linguistique dur et résistant du langage littéraire officiellement reconnu, ou bien défendent ce langage déjà formé contre la poussée d'un plurilinguisme croissant." (95) Ajoutons que son plurilinguisme est plus large que le nôtre et recouvre en fait ce qui est communément appelé la variation linguistique.

normalement, à l'appartenance linguistique" (373. C'est nous qui soulignons) et que "seul un patriotisme aveugle peut expliquer qu'on ait pu parler [en Belgique] d'une littérature nationale en deux langues" (374). En réintégrant la diachronie dans la synchronie et en se concentrant sur les lignes directrices de l'évolution littéraire, le chercheur arrivera à une vue infiniment plus nuancée et sans doute plus intéressante parce que moins liée aux idéologies régnantes. Les plus sagaces ne se sont d'ailleurs jamais tout à fait inclinés devant le terrorisme intellectuel de l'establishment universitaire. M. Piron estimait bien que "ce qui fait une littérature, ce qui lui donne son nom, ce n'est pas la nation, l'État ou le peuple, c'est ... la langue" (67-68), mais il s'empressait d'ajouter un second critère, emprunté à F. Jost, qui estime que "l'unité de langue est une condition nécessaire mais non suffisante pour une littérature nationale. Il faut, de plus, une civilisation assez différente de celle dont une littérature donnée prétend se détacher. Et ici, le problème est tout de nuance" (323). De leur propre aveu, le Québec constitue un cas-limite et M. Piron hésite à assimiler la production québécoise à l'ensemble des "littératures françaises marginales."

Toutes choses étant égales par ailleurs, peu importe si l'on retient un concept géographique ou un critère linguistique pour distinguer les littératures entre elles. Remplaçons donc la métaphore positiviste du corps qui naît, vieillit et meurt, tout comme le mirage d'uniformité issu d'un structuralisme étroit, par un modèle formel qui pose que l'objet des études littéraires est une constellation hiérarchisée de systèmes, un "polysystème" (Even-Zohar 1979, 1990). Cette hypothèse permet d'envisager certains phénomènes ignorés par les théories consacrées parce que, trop souvent, celles-ci considèrent la littérature comme un fait statique, homogène et isolé des autres sphères culturelles. Aux yeux des polysystémiciens par contre, il est primordial d'étudier les lettres de façon dynamique dans leur diversité et en élargissant la perspective à la culture environnante. Le polysystème de la littérature peut être analysé du point de vue du jeu de forces à l'intérieur des systèmes ou du point de vue des interactions entre ceux-ci.³ Le présent article posera la question du bilinguisme comme contact intersystémique et prétend proposer un schéma descriptif qui montre à quel point il s'incorpore à la littérature. En effet, le bilinguisme découle du fait que la langue hautement codifiée du texte littéraire est une norme porteuse de sa propre transgression. Il est vrai, comme il a souvent été remarqué, que l'alternance de plusieurs langues n'est pas toujours le fait des grands classiques. Toutefois, la permanence et l'ubiquité du phénomène nous invitent à

réfléchir sur son statut et sur sa fonction, d'autant que ce manque de prestige n'est pas dû en premier lieu à la nature de l'objet, mais à une tradition critique qui s'est plu à chercher l'unité dans la diversité plutôt que l'inverse. En fait, les auteurs ayant écrit en deux langues ne sont que la partie visible de l'iceberg littéraire. À cause de la pénurie de recherches allant dans ce sens, la partie encore submergée peut sembler aléatoire, mais les travaux récents sur la littérature traduite indiquent déjà que cette zone intermédiaire opère une sélection parfois décisive dans l'importation étrangère.

II. UN ÉTAT DE LA QUESTION

Le bilinguisme a beau être un aspect structurel du polysystème littéraire, sa définition reste une gageure. En 1877 déjà, H. Meltzl de Lomnitz y consacra une partie de ses *Acta Comparationis Litterarum Universarium*, mais il a fallu attendre un siècle pour que l'emploi stylistique des langues étrangères passionne les romanistes allemands Giese et Elwert.⁴

Par plurilinguisme littéraire, note ce dernier, on peut entendre, d'une part, l'emploi de plusieurs langues dans le même milieu, mais séparément: soit d'après les différentes matières traitées..., soit d'après les différents genres littéraires.... D'autre part on peut entendre par plurilinguisme littéraire l'emploi de différents idiomes à l'intérieur d'une seule et même oeuvre. (Elwert 410)

Ce second aspect a reçu beaucoup d'attention (Alekséev; Horn). Mais lorsque l'Association Internationale de Littérature Comparée dédie son congrès fribourgeois de 1964 au nationalisme en littérature, E. Kushner y voit une belle occasion pour parler des "poètes partagés entre deux langues." Dans l'indispensable *The Poet's Tongues*, L. Forster de son côté s'efforce de démontrer l'omniprésence du plurilinguisme, force citations à l'appui, et des meilleurs auteurs.

If we put sentiment aside, dit-il, there are very many people and very many situations for which different languages are simply tools appropriate to certain definite purposes, analogous to the different stylistic levels within any one language. (7)

F. Vallverdú enfin offre à la fois une première théorisation cohérente (1971 86-87) et une analyse perspicace de la diglossie littéraire qui détermine la Renaixença catalane (1970 33-69). Au niveau épistémologique, H. Baetens

3 Plutôt que d'en faire un fétiche, il convient de réserver cette expression à "un ensemble d'œuvres, d'auteurs, de lecteurs ... liés par des principes (des normes) et des modèles communs qui les opposent aux systèmes environnants" (Lambert 1986, 51-52).

4 En 1956, R.S. Graham avait publié une analyse des influences sémantiques de l'anglais sur la langue des écrivains francophones du Québec, mais elle présente peu d'intérêt pour l'enjeu proprement littéraire du bilinguisme.

Beardsmore a formulé les vues les plus lucides (Valverdú se pose encore la question normative de la possibilité du bilinguisme tout en énumérant les auteurs bilingues de Catalogne). Le linguiste distingue entre les écrivains polyglottes, les textes où il y a interférence et ceux qui font état d'une langue mixte ou de "fiction linguistique" (Baetens 91). En outre, son cadre conceptuel lui permet de souligner que l'apparition d'une langue étrangère dans une oeuvre ne signifie pas forcément que celle-ci soit adressée à un public bilingue, contrairement à une opinion fort répandue (Forster 13). Tout récemment, C. Guillén (327-44) a situé la question dans le contexte plus général des relations littéraires internationales, à côté de l'intertextualité et de la traduction.

Ce survol sommaire recèle une ambiguïté très nette: s'agit-il du bilinguisme de l'écrivain ou du texte? De même n'y a-t-on guère vu une donnée *collective*, comme nous tenterons de le faire. Mais à vrai dire, ces options relèvent des perspectives des études littéraires elles-mêmes. Le biographisme, l'analyse immanente et la plus récente esthétique de la réception y ont laissé leurs traces. Si l'on abandonne la dichotomie saussurienne entre la Langue et la Parole et qu'on admette qu'une oeuvre surgit au point d'intersection des axes temporel et spatial, à un moment donné dans une situation déterminée, elle est un élément dynamique dans un réseau communicatif plus vaste. En tant qu'énoncé, le texte ne peut être compris en dehors de son contexte "dialogique" (Bakhtin).

III. BILINGUISME LINGUISTIQUE ET BILINGUISME LITTÉRAIRE

Des sciences humaines qui ont élaboré des modèles pour étudier le bilinguisme, la sociolinguistique constitue la meilleure référence pour le chercheur littéraire. Surtout la branche qui se réclame du classique *Languages in Contact* (Weinreich) dispose d'un large éventail de concepts utiles. Il y a belle lurette, par exemple, que les linguistes ont dénoncé l'intuition préscientifique qu'un bilingue aurait une connaissance également parfaite de ses deux langues. Selon A. Martinet,

la notion de maîtrise parfaite d'une langue n'a guère de sens. Ce qu'on attend de quelqu'un qui parle 'sa langue', c'est qu'il s'exprime ... sans que rien ne s'interpose entre l'expérience qu'il veut communiquer et le choix des formes qu'il utilise à cette fin, de sorte que tout le monde, y compris lui-même, est tenté d'identifier cette expérience et l'expression qui y correspond. (1982 5)

Pourquoi être plus intransigeant pour le locuteur plurilingue? Aussi abandonna-t-on le critère de l'aisance au profit de celui de l'*inter-compréhension*. Le pragmatisme du regretté Weinreich (1), pour qui un

individu était bilingue s'il communiquait en deux langues, est aujourd'hui monnaie courante. Ainsi, M. Van Overbeke parle du bilinguisme comme

l'aptitude, facultative ou indispensable, de communiquer avec les interlocuteurs de deux mondes allophones, au moyen de deux idiomes présentant un taux de différence linguistique tel que la communication entre les deux en est affectée ou même exclue. (129)

Peu importe alors si l'on possède les deux parlers au même degré ou si l'on les emploie selon les circonstances, soit de façon *diglossique*.⁵

Encore faut-il faire le départ entre le bilinguisme linguistique et son pendant en littérature. L. Forster prévient ses lecteurs d'une façon analogue: "I shall be dealing with polyglot poets and the poetry they write, which is not necessarily polyglot" (1). Il entend par là qu'un écrivain bilingue peut très bien décider de faire sa production littéraire en une seule langue, comme ce fut souvent le cas au Moyen-Âge et à la Renaissance. Et Forster de remarquer que "Latin was not a mother tongue for anyone; all those who used it had to learn it. In one sense therefore the whole vast Latin literature of the Middle Ages and the Renaissance is polyglot poetry" (19). Dans notre terminologie toutefois, ces auteurs n'étaient PAS des bilingues littéraires (cf. infra). Ils connaissaient sans le moindre doute au moins deux langues, mais ils écrivaient uniquement en latin et ne communiquaient qu'avec un monde, à savoir la littérature néolatine. Il est donc mal à propos de considérer celle-ci comme "polyglot poetry" même si l'on y trouve facilement des interférences dues aux parlers vernaculaires. Pour prendre un autre exemple: le fait que les lettres québécoises et catalanes sont nées en partie d'une situation quotidienne plurilingue ne signifie pas pour autant qu'on puisse les considérer comme des littératures bilingues, bien qu'il soit vraisemblable qu'elles comportent des zones hybrides.

Le bilinguisme en littérature peut être défini comme la communication en deux ou plusieurs langues au moyen d'oeuvres littéraires qui fonctionnent de manière analogue ou divergente à l'intérieur de systèmes littéraires unilingues. Si leur fonctionnement est divergent au plus haut degré, c'est-à-dire s'il est inexistant dans l'un des systèmes (souvent le plus

5 Il est bien connu que C. Ferguson introduisit la notion de *diglossie* pour désigner une situation linguistique relativement stable où les fonctions attribuées à deux variétés H ("high") et L ("low") d'une même langue ont un statut différent (325). Or, J. Fishman estimait que ce concept ne s'appliquait qu'à des cas bien définis comme celui de l'arabe, et décida qu'il conviendrait de l'élargir à "functionally differentiated language varieties of whatever kind" (287). Dans un article célèbre, il opposa le caractère idiosyncratique et psychologique du bilinguisme à la différenciation fonctionnelle et la collectivité comme traits distinctifs de la diglossie.

prestigieux), la zone bilingue appartient à l'autre système (souvent en position d'infériorité). Au cas d'un statut analogue, on pourrait s'imaginer un système bilingue *sui generis*, plus rare dans des cas de contiguïté géographique que dans des systèmes supranationaux tels que le roman policier, la science-fiction ou la bande dessinée. Le bilinguisme peut aussi se greffer sur d'autres pôles de la communication littéraire que l'auteur. En effet, *tant le destinataire que le destinataire que le texte lui-même seront constitués soit d'un soit de plus d'un idiome, tertium non datur*, ce qui donne le schéma suivant:

EMETTEUR	TEXTE	RECEPTEUR
une langue	une langue	une langue
plus d'une langue	plus d'une langue	plus d'une langue

Un écrivain est donc *un bilingue littéraire* si et seulement si sa production totale comporte au moins deux langues, quelle que soit leur importance quantitative ou qualitative. Vu qu'il s'agit de communiquer avec des systèmes allophones, le double code de l'instance émettrice a trait à l'oeuvre globale et non à la présence de plusieurs langues dans un texte. Des jalons bilingues indiquent le tracé littéraire de notre siècle, d'Arrabal à Beckett, en passant par Pessoa et Nabokov.

De même ne faudrait-il parler d'un *texte bilingue* qu'à partir du moment où l'apparition de la langue étrangère est pertinente. Si la lecture est le décodage actif d'une multitude de messages, soit un acte de communication, il est permis de se référer à la logique de la conversation de Grice (45-46). Celle-ci part du principe que les interlocuteurs sont prêts à dialoguer et que leur participation à la conversation obéit aux quatre maximes de quantité (information), de qualité (vérité), de relation (pertinence) et de manière (clarté). Ainsi en va-t-il de la communication littéraire, puisque l'oeuvre présentant deux versions identiques quant au contenu pêche contre les maximes de quantité et de relation.⁶ Une oeuvre unilingue n'est donc pas seulement un texte en une "langue" (avec toutes les imprécisions que comporte ce terme), mais encore un écrit où la juxtaposition des codes linguistiques est redondante (comme dans un dictionnaire erronément

6 Écoutons l'avis de Grice sur la redondance: "[i]t might be said that to be overinformative is not a transgression of the [Cooperative] P[inciple] but merely a waste of time. However, it might be answered that such overinformativeness may be confusing in that it is liable to raise side issues; and there may also be an indirect effect, in that the hearers may be misled as a result of thinking that there is some particular POINT in the provision of the excess of information" (46).

appelé *bilingue*). Par conséquent, le bilinguisme textuel ne sera fonctionnel qu'à force d'ajouter quelque chose. En faisant partie de la logique interne de l'oeuvre, il peut même porter en lui le projet d'un lecteur ayant une connaissance suffisante de l'élément exogène, qui, à son tour, aura une certaine stabilité qui lui permette d'être reconnu en tant que tel tout au long du texte, indépendamment de son ampleur. La citation latine en exergue aux *Mémoires d'Hadrien* de Yourcenar n'aura vraisemblablement pas le même statut informatif que les dialogues français rapportés par Tolstoï dans *Guerre et Paix* ou les gauloiseries shakespeariniennes dans *Henry V*. Répétons toutefois que la seule présence d'une deuxième langue n'implique point celle d'un *deuxième lecteur*, s'il est permis d'employer cette expression. Les babilabélisés de Stefan George (cf. Forster 56-57), de James Joyce ou plus récemment de Jorge Luis Borges ne sont pas bilingues puisque leur public implicite est aussi bien strictement unilingue que polyglotte. Souvent d'ailleurs, ces sabirs sont une pose esthétique, une fiction formelle qui a son pendant au niveau du contenu.

Le récepteur du message détermine donc le caractère oui ou non bilingue d'un texte. Or, il faut penser à un public habitué à lire en plusieurs langues et à décoder les éléments exogènes, plutôt qu'à des individus bilingues dans la vie quotidienne. On oublie souvent que les gens lisent en plus d'une langue: Cervantes et Góngora étaient connus en Roumanie bien avant les premières traductions roumaines et les lettres canadiennes-françaises firent la connaissance de Voltaire en traduction anglaise à cause de la clandestinité qui entourait le livre français. À cet égard, constater que la diffusion actuelle des médias a favorisé celle du bilinguisme littéraire chez une partie des lecteurs rejoint l'évidence. Le cas d'un Stendhal, obligé de mettre entre parenthèses la traduction française de passages notés en italien dans *La Chartreuse de Parme*, se fait de plus en plus rare. En fait, l'évolution des connaissances linguistiques n'a fait que suivre l'importation de modèles culturels étrangers et le dosage des ingrédients (assimilation ou rejet) dépend surtout de la structure du système d'arrivée.

IV. LE BILINGUISME DANS TOUS SES ÉTATS

Mais notre schéma ne livre son secret que si l'on en épuise toutes les combinaisons, au nombre de huit, dont plus d'une n'avait pas été perçue par les spécialistes qui se sont penchés sur le problème. La typologie sera d'autant plus exhaustive que la série d'exemples, même si nous avons pris soin de puiser dans plusieurs traditions, ne saurait l'être (E = émetteur, T = texte, R = récepteur).

1. E UNILINGUE — T UNILINGUE — R UNILINGUE

Ce type a été érigé en état idéal d'abord et en état de fait ensuite par les structuralistes de stricte obédience. Partout sauf en Italie, l'histoire littéraire passe sous silence tout ce qui échappe à ce cadre ou traite les "exceptions" comme des anomalies. Dans un premier stade, le comparatisme lui-même n'arrivait pas à se déprendre d'une vision monolithique des littératures que seule la personnalité hors du commun d'un écrivain original permettait de dépasser (le modèle de ces travaux, bien que datant de 1904, reste le *Goethe in France* de F. Baldensperger). Même si c'était la variété la plus fréquente du fait littéraire, ce qui reste à prouver, elle n'appartiendrait pas au domaine que nous nous sommes assigné ici.

2. E UNILINGUE — T UNILINGUE — R BILINGUE

Voici le cas d'un texte unilingue qui postule un lecteur à la hauteur des références exogènes déposées dans le code. On songe aussitôt à toute une littérature exotique placée sous le signe de l'Altérité et naviguant sans cesse entre une expression du système A et un contenu du système B qui ne forment pas de signe biface ordinaire, parce que leur référent n'est pas le même. Soit *Le maître de Santiago* (1947) de Montherlant, une pièce francophone dont la scène est à Avila (Vieille-Castille) en 1519. L'effet obtenu par l'éloignement spatio-temporel n'est certainement pas gratuit et l'auteur s'en explique dans une postface. En Belgique, cet 'exotisme' a fait école dans une série d'oeuvres écrites en français mais célébrant la truculence et le baroque flamands (ne pensons qu'à Rodenbach, Van Lerberghe, Lemonnier, Verhaeren, Elskamp, Ghelderode, Hellens et Crommelynck).

3. E UNILINGUE — T BILINGUE — R UNILINGUE

Un siècle avant Brel ("Marieke"), Charles De Coster entrelardait sa *Légende d'Ullenspiegel* (1867) d'expressions flamandes tout en en donnant le sens dans le contexte, à l'instar de *La Chartreuse de Parme* (1839) stendhalienne. A la différence du bilinguisme, ce procédé de *traduction* est en fait le transfert redondant des effets dénotatifs. Mais il existe d'autres manières d'employer des expressions étrangères sans faire appel au bilinguisme du pôle récepteur, tel que l'emploi d'un baragouin axé sur la *connotation* plutôt que sur la dénotation. Celui-ci peut à la rigueur être fait de mots réels dépourvus de toute signification, comme le pseudo-vénitien dans *La Pell de brau* (1960) de Salvador Espriu ou le russe cryptique dans *A Clockwork Orange* (1962) d'Anthony Burgess. On connaît par ailleurs les langages macaroniques, composés tantôt de mots forgés au hasard tantôt de calques savants, dont

usait Molière. La portée ironique du stratagème inventé pour forcer la main à M. Jourdain dans *Le Bourgeois gentilhomme* (1670) par exemple, dépasse de loin la simple mise en scène d'une réalité turque. Le public de Molière n'était pas bilingue, mais les farces de la Commedia dell'arte lui étaient familières et l'on sait la fortune italienne du macaronique (Paccagnella 137-50).

4. E UNILINGUE — T BILINGUE — R BILINGUE

Mais il arrive aussi que la connaissance des langues soit indispensable à la bonne compréhension de l'histoire parce que celles-la font partie intégrante de celle-ci. Tel est le cas du roman *Rayuela* (1963) de Julio Cortázar. Dans la première partie ("Del lado de allá" ch. 1-36), le protagoniste Horacio Oliveira vit la bohème parisienne dans un cercle d'intellectuels ayant l'espagnol, le français et l'anglais comme langues véhiculaires. Mais une fois de retour à Buenos Aires ("Del lado de acá" ch. 37-56), le milieu linguistiquement plus homogène réduit les références culturelles à l'état de pures citations. Ici, le bilinguisme rejoint le projet général d'une lutte contre la langue — reçue comme un héritage passif — dont est imprégné ce chef-d'oeuvre contemporain. Aussi n'est-ce pas par hasard que les livres parisiens de cet autre exilé, Henry Miller, présentent des traits similaires, mais davantage à fleur de peau. L'idolâtrie de la langue française, dans le *Tropic of Cancer* (1934), ne symbolise-t-elle pas le rejet de la société newyorkaise et la joie d'avoir trouvé un nouveau refuge? Si c'est une figure de style propre à l'exil, est-il permis de penser que les auteurs flamands régionaux, qui utilisent le français non glosé pour typer tel ou tel personnage, se comportent comme des exilés dans leur propre pays? Le cas de Willem Elsschot, écrivain en néerlandais à Paris (*Villa des Roses* 1913), montre le bien-fondé de ce raisonnement.

5. E BILINGUE — T UNILINGUE — R UNILINGUE

Étant donné que rien n'est censé trahir que l'auteur ait parfois manié une autre langue d'écriture, c'est la forme par excellence d'un bilinguisme littéraire aux frontières rigoureusement tracées, dont Pétrarque, à la fois le Prince des poètes latins et le forgeron de l'italien poétique, demeure le modèle. De nos jours, dans des discussions à propos de productions qui se trouvent à cheval entre deux "littératures nationales," il est un lieu commun de se référer à Beckett, chez qui les interférences sont minimales jusque dans des versions doubles comme *Fin de partie* (1957)/*Endgame* (1958) ou *Happy Days* (1961)/*Oh! les beaux jours* (1963), mais on oublie d'en voir les conséquences pour les relations intersystémiques entre les lettres françaises et anglaises. Par leur nombre et par leur qualité, les "autotraducteurs"

flamands sont symptomatiques des rapports entre les deux littératures belges. Soit Raymond Jean De Kremer, célèbre auteur d'histoires fantastiques sous le nom de "Jean Ray" (*Malpertuis* 1943). Au cours des années trente, comme "John Flanders," il inventait des récits d'aventures pour les jeunes lecteurs de la Bonne Presse catholique, tant en français (*Presto Films*) qu'en flamand (*Vlaamsche Filmkens*) tandis que Ray soigna la collection française de *Harry Dickson*, qui servirait après la guerre de source d'inspiration à Flanders, auteur chéri des *Vlaamse Filmpjes* nouvelle série. Ces vicissitudes ne sont pas tant le reflet d'une situation sociale que le fil rouge de toute une génération bilingue qui hésitait à écrire en l'une ou l'autre langue (Avermaete, Melloy, Seuphor, Van Ostayen).

6. E BILINGUE — T UNILINGUE — R BILINGUE

Parfois le bilingue littéraire escompte un bilinguisme chez son lecteur, dans la mesure où celui-ci interprète le message en reconnaissant soit des données typiques d'une autre communauté linguistique soit l'allusion intertextuelle à une autre tradition littéraire, ou l'une et l'autre. De la sorte, un élément au départ étranger peut acquérir droit de cité. La lyrique courtoise fournit un exemple éclairant de ce processus. Aux XII^e et XIII^e siècles, le prestige des troubadours provençaux fut tel que des ménestrels italiens (Lanfranco Cigala, Sordello da Goito) et surtout catalans n'hésitèrent pas à chanter en occitan, passé à l'état de koïnè profane. Nul autre que le théologien Raymond Lulle, avant de rédiger en latin et en catalan, avait suivi en cela l'exemple de Guillem de Berguedà et de Guillem de Cabestany. C'est d'ailleurs grâce au modèle provençal que l'École dite sicilienne (Frédéric II et l'inventeur du sonnet, Giacomo da Lentini) propose un premier moule aux aspirations littéraires du toscan.

7. E BILINGUE — T BILINGUE — R UNILINGUE

Il a déjà été souligné qu'il faut être extrêmement prudent à l'heure de juger le bilinguisme textuel à l'aune du bilinguisme social. Dans *Het boek van Joachim van Babylon* (1947), Marnix Gijzen brosse un portrait satirique de la société flamande métaphoriquement représentée par la communauté hébraïque de l'Ancien Testament. Les habitants de Babylone y parlent français, mais la visée du procédé est plutôt connotative et n'empêche

nullement l'intelligibilité de l'histoire, de sorte que le lecteur néerlandophone ne doit pas connaître la langue et la culture françaises.⁷

8. E BILINGUE — T BILINGUE — R BILINGUE

Au prime abord, ce type fait difficulté: si les interlocuteurs parlent les mêmes langues, à quoi bon élaborer un code bilingue? N'est-il pas plus logique d'utiliser un idiome, quitte à passer à l'autre si la situation, le sujet ou la présence d'un tiers (unilingue) l'exigent? Il existe pourtant des auteurs qui publient des oeuvres littéraires en plus d'une langue pour des lecteurs à la hauteur de plus d'une tradition nationale et par-dessus le marché ce sont des textes où la rencontre de plusieurs langues manque de redondance. *Bearn o la Sala de les Nines* (1961) de Llorenç Villalonga est considéré comme un des classiques de la littérature catalane moderne. Paradoxalement, la publication espagnole (1956) était passée inaperçue. Pas moins de six langues y passent la revue! La couleur locale est fournie par le catalan de Majorque, certains personnages y parlent italien, français, anglais ou allemand. Il y a une interaction constante entre le plan de l'expression et celui du contenu: la langue de Voltaire incarne la Raison et le progrès scientifique là où le catalan représente les valeurs d'une société féodale en voie de disparition. En outre, les intertextes français (ou francisés) plutôt qu'espagnols ou catalans traditionnels s'inscrivent dans la normalisation d'une littérature catalane ressuscitée qui a atteint un stade timidement autarcique à l'égard du centre castillan. Il n'est pas impossible que l'apparition d'oeuvres pareilles ait été favorisée par les expériences avant-gardistes des années vingt. Des gens comme Hans (Jean) Arp ou Michel Seuphor réifiaient les langues à cause de leur pouvoir d'évocation ou de leurs sonorités spécifiques. Le polyglotte flamand Johan Daisne rassemble des poésies françaises et néerlandaises dans son *Zevenreizenboek* (1937), d'où s'exhale une tradition prosodique française à ce point typique que la critique de l'époque parlait d'un nouvel art poétique néerlandais construit à partir du vers français.

V. L'EXEMPLE DE LA LITTÉRATURE EN BELGIQUE

Les quelques excursions historiques ont montré que la systématisation des données au moyen de la typologie décrite peut déboucher sur une

7 La traduction française, faite par Gijzen lui-même, mais sous son véritable nom (Jean-Albert Goris, *Le Livre de Joachim de Babylone* 1950), perd une bonne part de sa force allusive du fait qu'elle n'arrive plus à distinguer le parler de la métropole raillée et la langue de la narration. De la sorte, la traduction peut paradoxalement devenir un canal d'assimilation (cf. Mezel 1988).

interprétation concrète. En opérant une coupe synchronique dans un corpus fermé, on s'aperçoit que les huit combinaisons ne se présentent pas toutes à la fois et que certains types incarnent un état antérieur. Mais il n'est pas tellement intéressant de retracer l'histoire d'un type particulier de contact bilingue. Il vaut mieux observer une phase de l'éternel va-et-vient entre les deux systèmes littéraires, afin de voir comment et quand l'agencement des positions respectives occupées par les éléments exogènes est influencé par les changements dans les rapports internes et externes. En théorie, la zone bilingue soit s'incorpore à l'un des systèmes en contact, soit forme un véritable système intermédiaire.

Tout au long de l'histoire littéraire de la Belgique, deux zones strictement unilingues (cf. IV 1) se sont maintenues et ce sont elles qui, de nos jours, constituent le noyau des littératures française et néerlandaise produites dans le pays. Mais n'en déduisons pas que ces zones sont monolithiques depuis l'indépendance en 1830, parce que leur importance et leur signification changent au gré des altérations subies par les sept autres variétés. Jusqu'aux environs de 1880-1890, les deux entités cherchent à se défaire de la mainmise française (parisienne). Une des possibilités de démarcation, pour les lettres francophones, était précisément l'introduction de l'élément germanique. Sans sa façade flamande, observe M. Piron, "la littérature française de Belgique n'aurait pas eu pignon sur rue en France, aux alentours de 1900. Le mythe de la Flandre ... introduisit dans la littérature française un 'dérançement' qui en explique le succès" (96). Si Théodore Weustenraad essayait d'écrire des vers français conformes à la prosodie allemande, Charles De Coster faisait figure d'exotique en présentant son *Uelenspiegel* bilingue au public francophone de Belgique et de France (cf. IV 3). Par la même occasion, il préfigurait toute une pléiade d'auteurs septentrionaux écrivant en français (cf. IV 2). Vers la même époque, les lettres d'expression flamande sortaient de l'ombre grâce aux efforts conjugués autour de la revue *Van Nu en Straks*. Or, signalons que ces lettrés étaient tous bilingues sur le plan linguistique; la tentation de s'exprimer en deux langues littéraires ne devait donc pas être tout à fait absente. Et il y eut des tentatives dans ce sens, notamment dans l'avant-garde bruxelloise et anversoise, où surgit une forme brutale, expérimentale de bilinguisme littéraire (cf. IV 8) qui laisserait des traces. D'un côté, des écrivains flamands consacraient un volet de leur production aux lettres en français et un autre pan aux créations en flamand (cf. IV 5 et IV 6), souvent avec une différence de qualité d'ailleurs, selon le genre ou selon le public. Lesdits *autotraducteurs*, publiant deux versions d'une même oeuvre, font aussi surface à cette époque. D'autre part, certains Flamands bilingues transcrivent des dialogues français, plus d'une fois afin de railler la bourgeoisie francophone (cf. IV 7), une tendance qui gagna la production néer-

landophone unilingue après la deuxième guerre mondiale, de telle sorte qu'on retrouve le procédé stylistique utilisé un siècle plus tôt par De Coster, mais en sens inverse, chez Walschap (cf. IV 3 et 4).

Il apparaît donc que le bilinguisme littéraire franco-flamand, considéré des points de vue du lecteur, du texte et de l'auteur, est issu d'une zone bien déterminée des lettres francophones de Belgique et s'est déplacé vers le centre néerlandophone après s'être trouvé un court laps de temps à mi-chemin. Il va de soi que cette hypothèse fait tort à un certain nombre d'aspects de la vie littéraire en Belgique, mais il nous semble licite de la présenter dans son état actuel provisoire pour faire ressortir l'utilité d'intégrer le bilinguisme comme relation intersystémique à l'étude unilingue des littératures. La comparaison descriptive de plusieurs situations similaires devrait donner des idées moins *ad hoc* sur la perméabilité des systèmes littéraires du point de vue de l'intrication des codes linguistiques.

Université de Montréal

BIBLIOGRAPHIE

- Alekséev, M[icail] P[aulovič]. "Le plurilinguisme et la création littéraire," *Actes du VI^e Congrès de l'AILL.C.* Stuttgart: Biebert, 1975. 37-40.
- Baetens Beardsmore, Hugo. "Polyglot Literature and Linguistic Fiction," *International Journal of the Sociology of Language* 15 (1978): 91-102.
- Bakhtin, Mikhail. "Du discours romanesque," *Esthétique et théorie du roman*. Traduit par D. Olivier. Paris: Gallimard, 1978. 83-233.
- Bourdieu, Pierre. "L'économie des échanges linguistiques," *Langue française* 34 (1977): 17-32.
- Darbelnet, Jean. "Le bilinguisme," *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nice* 12 (1970): 107-28.
- Elwert, W. Theodor. "L'emploi des langues étrangères comme procédé stylistique," *Revue de Littérature Comparée* 34.3 (1960): 409-37.
- Even Zohar, Itamar. *Poetics Today* Special issue *Polysystem Studies* 11.1 (1990).
- . "Polysystem Theory," *Poetics Today* 1.1-2 (1979): 287-310.
- Ferguson, Charles. "Diglossia," *Word* 15 (1959): 325-40.
- Fishman, Joshua A. "The Sociology of Language: an Interdisciplinary Social Science Approach to Language in Society," *Advances in the Sociology of Language*. J. Fishman, ed. 2 vols. The Hague-Paris: Mouton, 1971. 1 217-404.
- Fitch, Brian T. "Pourquoi Beckett écrit-il en deux langues?" *Canadian Review of Comparative Literature/Revue Canadienne de Littérature Comparée* 14.2 (1987): 223-38.
- Forster, Leonard. *The Poet's Tongues: Multilingualism in Literature*. Cambridge: Cambridge UP, 1970.
- Giese, Wilhelm. "El empleo de lenguas extranjeras en la obra literaria," *Studia Philologica. Homenaje ofrecido a D. Alonso*. 2 vols. Madrid: Gredos, 1961. 2 79-90.
- Graham, R. Somerville. "Widespread Bilingualism and the Creative Writer," *Word* 12 (1956): 369-81.

- Grice, H. Paul. "Logic and Conversation," *Speech Acts. Syntax and Semantics III*. P. Cole and J. Morgan, eds. London-New York: Academic Press, 1975. 41-58.
- Grutman, Rainier. *Babel en Belgique: Bilinguisme et diglossie en littérature*. Leuven: Diss U de Louvain, 1988.
- . "Bilinguisme littéraire et littérature comparée," Communication faite au XXII^e congrès de l'Association Canadienne de Littérature Comparée tenu à l'université de Victoria, 1990.
- Guillén, Claudio. *Entre lo uno y lo diverso: Introducción a la literatura comparada*. Barcelona: Editorial Crítica, 1985.
- Hanse, Joseph. "Langue littéraire et appartenance nationale," *Actes du IV^e Congrès de l'AILC*. La Haye: Mouton, 1966. 369-79.
- Horn, Andrés. "Aesthetische Funktionen der Sprachmischung in der Literatur," *Arcadia* 16 (1981): 225-41.
- Jost, François. "Y a-t-il une littérature suisse?" *Essais de Littérature Comparée: I. Helvetica*. Fribourg: Éditions universitaires, 1964. 315-38.
- Kushner, Eva. "Yvan Goll: deux langues, une âme," *Actes du IV^e Congrès de l'AILC*. La Haye: Mouton, 1966. 576-88.
- Lambert, José. "Production, tradition et importation: une clef pour la description de la littérature et de la littérature en traduction," *Canadian Review of Comparative Literature/Revue Canadienne de Littérature Comparée* 7.2 (1980): 246-52.
- . "Les relations littéraires internationales comme problème de réception," *Sensus communis: Festschrift für H.H. Renak*. J. Riesz, P. Boerner und B. Scholz, Hrgs. Tübingen: Gunter Narr, 1986. 49-63.
- Mackey, William F. *Bilinguisme et contact des langues*. Paris: Klincksieck, 1976.
- Marinet, André. *Éléments de linguistique générale*. Paris: Colin, 1973.
- . "Bilinguisme et diglossie. Appel à une vision dynamique des faits," *La Linguistique* 18.1 (1982): 5-16.
- Melzl de Lomnitz, Hugo. "Das Prinzip des Polyglottismus," *Acta Comparationis Litterarum Universarium* (1877): 179-82 et 307-15.
- Mezei, Kathy. "Speaking White: Literary Translation as a Vehicle of Assimilation in Quebec," *Canadian Literature* 117 (1988): 11-23.
- Paccagnella, Ivano. "Plurilinguismo letterario: lingue, dialetti, linguaggi," *Produzione e consumo. Letteratura italiana II*. A. Asor Rosa, ed. Torino: Einaudi, 1983. 103-67.
- Piron, Maurice. *Aspects et profil de la culture romane en Belgique*. Liège: Éditions Sciences et Lettres, 1978.
- Sternberg, Meir. "Polylingualism as Reality and Translation as Mimesis," *Poetics Today* 2.4 (1981): 221-39.
- Teruelo Núñez, María Sol. "Bilingüismo literario en Portugal," *Homenaje a A. Galmés de Fuentes* 3 vols. Madrid: Gredos, 1985). 1. 317-34.
- Vallverdú, Francisco. *Dues llengües: dues funcions?* Barcelona: Edicions 62, 1970.
- . *Sociología y lengua en la literatura catalana*. Madrid: Cuadernos para el Diálogo, 1971.
- Van Overbeke, Maurice. *Introduction au problème du bilinguisme*. Paris-Bruxelles: Nathan-Labor, 1972.
- Weinreich, Uriel. *Languages in Contact: Findings and Problems*. New York: Linguistic Circle, 1953.

SYLVIA SÖDERLIND

Illegitimate Perspectives and the Critical Unconscious: The Anamorphic Imagination

One of the most vexing problems facing the literary critic is how to translate language into metalanguage, how to find the appropriate metaphors to talk about a work of art that uses the critic's own tool, language. Critical language is by definition figurative, because it has to paraphrase, to say in a different way what the writer has already said, as it were, 'literally.' In their search for this ideal metalanguage, critics have through the ages turned to the realm of the visual; they have praised the poet's eye for its keenness of observation, lauded the novelist's vividly painted portraits and landscapes, and so on. The principle of *ut pictura poesis* has proved hard-lived. It is as if the perceived transparency and naturalness of the visual, as opposed to the bothersome opacity of the textual, while worthy of disdain because of its obviousness, is at the same time to be envied. This persistent predilection for metaphors borrowed from the visual field is perhaps doubly ironic in these days when the gaze has become the focus of so much critical debate. At the same time as the gaze imprisons us and subjects us (in all senses of the word) in a panopticon of ideological surveillance, it appears to liberate us, at least metaphorically, from the prison-house of language. If we admit our dependence on metaphor, and if metaphor 'sets before the eyes' as Aristotle claims, then what more powerful metaphor is there to translate the opaque, the literary, than the metaphor of the eye? Again and again the semantics of the visual has been called upon to fill lacunae in the critical lexicon and terms like perspective, point of view, transparency/opacity have quickly lost their metaphoric force and become commonplaces. They are, properly speaking, catachreses rather than metaphors. But why is it that a term which has been established first in the discourse of the visual arts is at a particular moment seen as indispensable to literary criticism? Or, to put it another way: why is the lacuna suddenly perceived? Did the *mise en abyme* exist in Shakespeare's plays before its naming by the critics?

The revelatory power of metaphor is great, as Freud discovered and Derrida has shown so clearly in his readings of philosophy, and its role as